



EMMANUEL PEREIRE par Thomas Huber

Je ne connaissais pas l'artiste Emmanuel Pereire avant de croiser ses œuvres dans la collection du Frac des Pays de la Loire. Il ne s'agit pas simplement de deux ou trois tableaux du peintre mais de plus de 225 pièces, qui font de lui l'artiste de loin le mieux représenté dans cette collection publique. Ses tableaux sont curieusement naïfs, déployant des couleurs saturées, simples et parfaitement délimitées. D'autres représentations sont en revanche plus sombres, tels ces visages ricanant, sur les côtés desquels poussent des ailes. Des créatures surgissent en masse. Ce sont des anges, comme le révèle le titre des tableaux. Pereire a également peint des parties du corps, des pieds, des mains, des figures grotesques, yeux écarquillés et bouche bée, qui semblent avoir été arrachées à la toile dans la tourmente. De petits bonshommes schématiques marchent avec raideur sous une pluie battante. Beaucoup de tableaux ont été exécutés avec rigueur, les aplats de couleur y sont précisément délimités. À l'inverse, d'autres toiles effraient par leur négligence affichée des exigences picturales et semblent bâclées. Sont-elles la preuve d'une impuissance artistique ou une attitude consciente recherchée ? Pereire semble ne pas s'être soucié du format de ses tableaux. Le plus souvent, leur dimension ne s'accorde pas ni au choix ni à l'exécution du sujet. Il utilisait souvent des feuilles de papier accolées, dont les bords sont abîmés et enlaidis

par du ruban adhésif. Manifestement, le choix des matériaux le préoccupait assez peu. Pereire est décédé en 1992, à l'âge de 62 ans. Parmi la liste impressionnante de ses expositions, on remarque diverses galeries réputées en France et aux États-Unis et une exposition personnelle au MOMA de New York. Pereire a également publié plusieurs textes et se disait « angéologue », chercheur en anges. À ses yeux, les anges représentaient une manifestation paradoxale car, bien que créatures de l'au-delà, ils pouvaient parfaitement se matérialiser dans notre monde. Dans un épais cahier de brouillon, il avait consigné plus de 1 000 citations sur les anges, dont celle-ci, parue dans son *Livre des Anges* (1976) :

« Notre invisibilité nous condamne à la réalité pure ».

Tous ces aphorismes sont fondés sur une pensée paradoxale. Peut-être connaissait-il la célèbre phrase de Pascal « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé » (*Pensées*, Bibliothèque de la Pléiade N° 34, p. 1061, Paris 1940). La pensée paradoxale, telle que Pereire l'a pratiquée toute sa vie, croise l'irrationalité avec les modèles de la logique. Elle est la preuve d'une religiosité éclairée qui s'efforce de réconcilier les antagonismes, comme l'a exposé Kierkegaard, philosophe du paradoxe par excellence, dans son œuvre *Ou bien... Ou bien*. En tant qu'artiste, Pereire se sentait manifestement apparenté aux anges, percevant le paradoxe de son rôle.

EMMANUEL PEREIRE

présenté
par
Thomas Huber

Œuvres de la collection du
Frac des Pays de la Loire

>>-> exposition du 18 mars
au 28 mai 2017

FRAC DES PAYS DE LA LOIRE
Fonds régional d'art contemporain
24 bis Bd Ampère, La Fleuriaye
44470 Carquefou

Un quart de siècle après sa mort, Pereire est tombé dans l'oubli. Il n'est mentionné dans aucune anthologie de la peinture du XX^e siècle. Seule exception, une publication de G.J. Lischka, éditée par J.H. Martin, *Alles und noch viel mehr* (Berne 1985). Elle contient le texte de Pereire intitulé *Manifeste angélique*, que nous reproduisons ici. Respectée et exposée de son vivant, considérée même par les plus grands, dont Roland Barthes qui préfaça le catalogue d'une des expositions, cette œuvre a aujourd'hui disparu. Pour quelle raison ? Le Français Pereire séjournait souvent à New York. L'art grand format des peintres américains du Hard Edge l'a sans aucun doute influencé. Pourtant, en comparaison, sa peinture reste une version peu convaincue, hésitante, de ces fiers tableaux, qui interrompent l'espace, à l'image de ceux de Frank Stella. A-t-il été victime du complexe d'infériorité français face à la suprématie de l'art américain des années 1970 ? Pereire a souvent exprimé son admiration pour Walter de Maria, qu'il considérait comme le plus grand artiste américain. Ce dernier avait d'ailleurs mis en scène un « orage d'anges » cosmique avec son installation *Lightning fields* dans le désert du Nouveau-Mexique. Dans les tableaux de Pereire, en revanche, les apparitions d'anges sont tout en retenue, bien loin des coups de tonnerre hâbleurs de l'art américain. Dans les années 1980, l'œuvre de Pereire a été associée au Bad Painting. Une exposition consacrée à ce style avait été organisée en 1978 par Marcia Tucker au Musée d'art contemporain de New York. Aujourd'hui, Martin Kippenberger, pourtant absent de l'exposition, est considéré comme un représentant plus significatif de cette nonchalance opposée à un art pictural expert et cultivé. D'ailleurs, comparé à Kippenberger ou même à Albert Oehlen, on ne retrouve pas chez Pereire ce sarcasme, cette insolence de la transgression des limites ni cet esprit de l'invention picturale. Ses tableaux semblent simplement peints avec maladresse et désinvolture. De toute évidence, Pereire est passé au travers des mailles du filet du Monde de l'art. Son œuvre n'a été interceptée par aucun courant artistique. Pourtant, ou justement à cause de ces résistances à l'ordre établi, Pereire mérite notre attention. Parmi les 450 pièces de la collection, j'ai sélectionné 36 œuvres. Mon choix est très personnel. Je n'ai en particulier sélectionné que des pièces qui satisfont mes critères artistiques. Beaucoup de ses créations me semblent avoir échoué et ne pas mériter d'être montrées. Mon choix s'est plié à mon regard, formé à l'art pictural au cours de nombreuses années. Le contexte historique, si souvent invoqué, et le discours artistique immanent n'ont joué qu'un rôle très secondaire dans ma sélection. J'ai choisi les tableaux qui, après tant d'années, sont pour moi dignes d'être de nouveau regardés et étudiés.

EMMANUEL PEREIRE, L'ANGÉLOLOGUE

par Jean-Hubert Martin

Emmanuel Pereire était-il un ange ?
En tous cas il ne le prétendait pas.
Même s'il y avait une légèreté certaine



dans son comportement, il n'était pas assez éthéré pour laisser prise à une quelconque ambiguïté sur sa présence physique. Se préoccuper de ces êtres transparents implique une perméabilité à son objet d'étude. Le chercheur s'identifie souvent à son sujet. Quelle étrange idée que de se consacrer à l'angéologie dans cette période de domination de l'art conceptuel. Certes celui-ci s'interrogeait sur l'essence de l'art, mais tentait de l'atteindre en réduisant la forme à sa plus simple expression, tout en défendant des théories matérialistes. Ce nœud de contradiction excluait cependant toute référence au passé et surtout à la tradition religieuse. Même si le système de référence était d'inspiration marxiste, il n'excluait pas un certain intérêt pour la métaphysique et l'esprit. Emmanuel Pereire était lui très éloigné de cette pensée de gauche, mais se préoccupait de trouver des formes ascétiques qui concentrent dans un graphisme épuré des signes qui traduisent aussi bien les contingences du quotidien que des abstractions animant le fonctionnement mental. En fait l'ensemble de l'œuvre suit un parcours en zigzag. Il est difficile d'y trouver un sillon qu'il aurait creusé au fil des ans, approfondissant une

réflexion qui aurait dicté une évolution linéaire. Avec la légèreté d'un ange, il s'envole d'une affirmation et d'une découverte à l'autre, sans s'y attarder le moins du monde. Cela lui aurait semblé relever d'une lourdeur qu'il bannissait. Mais si la diversité des séries de peintures peut dérouter, elles ne sont jamais banales. Aucun de ses ensembles ne relève de schémas connus ou n'obéissent à des conventions pré-établies. La règle est la liberté individuelle et le vagabondage dans le monde des formes. On sait que cette voie-là est la plus ardue et ne trouve que difficilement un accueil favorable aussi bien du côté du marché que des critiques et commissaires, car tous deux aiment se raccrocher à des ensembles connus et répertoriés et à des mouvements rassurants. C'est bien ça qu'a senti l'autre Ionesco cowboy qu'est Thomas Huber. Ce « Einzelgänger » solitaire ne se laisse pas dérouter de sa voie, conscient qu'il est de continuer à bâtir un monde qui lui est tout à fait particulier. Le monde de l'art est fait ainsi que ce qui est présenté sous le feu des projecteurs est souvent totalement éphémère, alors que les coureurs de fond poursuivent inlassablement leur chemin dans la durée, sans trop se préoccuper d'être toujours au premier rang. Il est toujours

fascinant pour l'historien d'essayer d'imaginer ce qu'a été la vie d'un artiste avant qu'il ne soit célèbre et qu'il ne soit considéré comme l'affirmation d'un talent qui apparaît alors comme une évidence. Sans tomber dans les travers du mythique artiste maudit, la carrière artistique est souvent jalonnée d'une présence en demi-teinte. Pas de rejet, pas d'agressivité, un respect poli, un droit d'exister, jusqu'à ce qu'un jour, l'œuvre se dévoile aux yeux ébahis comme la position qui fait autorité et prend alors son caractère d'évidence, au point qu'on ne plus raisonner sans elle.

Outre la similitude des carrières, il y a aussi chez Pereire, ou du moins dans certaines séries, un traitement de la modernité d'une façon rigoureuse et claire. Il y a chez les deux artistes, une fermeté qui tient de l'équivalent de ce qu'est la ligne claire dans la bande dessinée.

Des couleurs vives utilisées en aplat, un dessin de contour qui flirte avec la géométrie, des formes nettes et tranchées, qui affichent franchement leur présence marquante.

La qualité de la peinture, dans le sens de l'attention à l'exécution technique est aussi un trait qui rapproche les deux artistes. L'habileté d'Emmanuel Pereire lui permet de passer aisément de l'aplat uniformément étalé à la touche apparente et vibrante, quand il ne va pas jusqu'à s'essayer au pointillisme.

On pourrait épiloguer pour savoir si Emmanuel Pereire était un artiste postmoderne avant la lettre. Aurait-il été un précurseur de cette catégorie que l'on n'ose appeler un mouvement. On décèle dans son habileté à se saisir de styles différents et de techniques variées, une capacité et un plaisir à jouer de

ces gammes visuelles. Dans la mesure où le postmodernisme est comparable au maniérisme de la Renaissance, son inclusion dans cette école n'est pas absurde.

Ce touche-à-tout s'empare avec la légèreté de l'être et la passion de l'engagement vital des domaines les plus variés. Quand il se lance dans l'expérimentation, il sidère parfois, tant il désempare, mais il tape dans le mille à d'autres occasions. On ne peut s'empêcher de penser à la préface que lui voue Roland Barthes en 1965, lorsque douze ans plus tard il transpose en trois dimensions les lettres de l'alphabet pour les ramollir. Ces signes qui constituent l'essence de l'être pensant, se prennent soudain à se mouvoir dans l'espace, à se contorsionner et à entamer des danses dont on ne les imaginait pas capables. Que les lettres engendrent la poésie des mots, on le savait, mais qu'elles puissent se mouvoir dans l'espace pour une poésie visuelle livrant des métamorphoses incessantes, il a fallu attendre Emmanuel Pereire pour le voir. Quelle leçon qui assure la rencontre fructueuse de la sémiologie et de la sculpture.

De mes souvenirs d'Emmanuel Pereire, étroitement liés à Christiane Germain, qui avait l'intelligence d'ouvrir sa galerie à ce type d'artiste, me manquent deux séries dans cette exposition. Les empereurs romains anamorphosés et passés à la moulinette du pointillisme sont tellement déjantés que ce sont des images inoubliables. Sans doute les collectionneurs ont-ils été sensibles à leur extravagance, car il n'en reste pas dans le fonds d'atelier acquis par le Frac des Pays de la Loire.

La vaste culture d'Emmanuel Pereire lui a autorisé des incursions dans les registres d'autres cultures. Ses paysages à la chinoise, à la fois nébuleux et précis, n'ont malheureusement pas séduit Thomas Huber.

Les musées et collections publiques françaises démontrent avec cette exposition la justesse de leur politique. Contre vents et marées et les sirènes du tout commercial qui charment les oreilles de nos politiciens, il faut préserver et conserver les œuvres choisies par les conservateurs. En l'occurrence



L'ensemble d'Emmanuel Pereire sauvegardé par Jean-François Taddei est exhumé 20 ans après par un ami artiste qui s'enthousiasme pour la qualité de ce talent. Que cette redécouverte soit le fait d'un confrère n'est pas un hasard. Je suis aux anges, alors que l'artiste l'est depuis longtemps. Encore fallait-il le montrer.

MANIFESTE ANGÉLIQUE Emmanuel Pereire

« Je suis mort. » Je peux le dire, puisque je suis encore vivant. N'attendez rien d'autre de moi ! Quoique si je parle c'est aussi en tant qu'échantillon humain. J'ai l'impression que c'est ça que l'on me demande, j'ai l'impression également qu'ainsi je peux m'entendre, donc être entendu. Être impressionnable. Surgir dans le vif de mon propre sujet. En être impressionné. Au fond, « parler », c'est chanter, c'est ronronner, c'est produire des rumeurs, des lueurs, du bruit, de la lumière, peut-être ? Mais au fond tous s'accordent à dire que « parler » c'est la grande aventure, parce que cela se produit tout de suite. Rien d'autre ! Et pourtant on ne peut empêcher de raconter ce qui se passe déjà ou déjà plus. Chantonnement perpétuel, interrompu par un début et une fin d'événement. En 1937, à Paris, mon anecdote personnelle se met en route vers le secteur tertiaire. Dans la société de « consommation », je suis repéré comme un « artiste », puisque je fabrique des images. Et cette société là, me considère aussi comme un Angéologue (théoricien des Anges) quand je cesse de fabriquer ces images. Passage à vide. C'est alors que je me préoccupe, par exemple, de savoir si ce qui est dit est entendu, et si ce qui est montré n'est pas déjà vu. Si se montrer, « se taire voir », n'encombre pas la Vision.

J'essaye différents moyens d'investigations. Comment évoquer ce point aveugle, cette trajectoire inconnue, défini par cette proposition : le message envoyé est-il reçu ? S'il est reçu, a-t-il été envoyé ? D'image en image, d'écho en écho, on risque d'embrouiller le visible avec l'invisible. Pour cela, la question de la méditation m'intéresse, dans la mesure où on peut aussi envisager son impossibilité. Dans le domaine de l'impossible, l'expression devient plus libre, plus indélébile, sans preuve à l'appui. Elle se présente ainsi dans sa gratuité la plus nue. L'expression devient alors maniable dans toute la force de l'arbitraire. Aucun choix d'une forme ou d'un fond n'est nécessaire à ce moment là. Je gesticule avec tous les sens, et je profère tous les mots. Alors l'espace vidé de toute intention, devient d'autant plus grouillant





de virtualités. Rien ne semble plus se manifester, je veux dire, de manifestement reconnaissable.

Si je suis un artiste,
c'est que je ne
produis pas du
reconnaissable, mais
de l'apparent, ou des
apparitions.

Aucune preuve ne vient porter secours à celui qui regarde, pour voir. A cause de cela, je ne fabrique pas forcément des choses, des objets artistiques. Je fabrique plutôt des improbabilités, qui ressemblent ou ne ressemblent pas à un modèle fixe. Je laisse simplement des traces. Exactement et précisément là où je ne peux ni les fixer, ni les démontrer, ni les défaire. Je joue avec mes traces, pour éviter de m'égarer dans une erreur trop précise, ou dans une précision trop vague. Éviter de me dissoudre dans l'inconnu, ou de m'étouffer dans la Certitude. Alors quoi ! Que reste-t-il ? – Rien. Rien que le jeu. Grâce à lui tout est possible et impossible à la fois. Enfin le vacarme du rire fait son œuvre. Le Grand Jeu. Achtung ! À trop jouer on devient jouet, à ne pas jouer, on devient inexpressif. Il faudra donc jouer sérieusement, entre la vie et la mort. Le Balancement entre vie et mort est bien l'énergie dans le vif du sujet. J'ai peur. J'ai peur des vertiges et de leurs vestiges. Mais c'est cette peur là qui me pousse

à risquer de vivre. A risquer d'être sans Destin. Sans forme, sans couleur. Je crains le parasitage de mes sens, par toutes les histoires que je me raconte, et toutes celles qui traînent derrière et devant le silence et les apparences. La belle langue avalée. Les grands yeux luisants. Le touche à touche. La mince couche de peau, entre le dedans et le dehors. Opalescence, ambivalence ! Ce peu de contours derrière un soleil éclipsé ! J'ai peur que tout ce qui se dit prenne la place de ce qui arrive. Si je suis artiste, c'est aussi parce que ma niaiserie croit ce qu'elle voit et que je suis mieux renseigné sur le visible que je le pense. Etre inspiré ou aspiré ! Disparaître, peut-être... Toute activité artistique ou pas, doit tendre à ça. A écouter cette fragilité. Entre vie et mort.

Dans cet interstice, être l'Élu de ce moment. Profiter de cette miraculeuse injustice : Être vivant et le savoir. Au nom de ceux qui ne peuvent pas en profiter.

Je ne dois pas perdre de vue, ni éviter la collusion du drame et de la frivolité. Comme celle de l'esthétique et de la morale, du bien-être et de la culpabilité, de l'insouciance et de la politique, de la science et de la vérité, de la programmation et du savoir, des grandes Famines et de l'économique. Je ne peux éviter cette randonnée et cette redondance entre cette vie mortelle et cette mort vivante. Pendant de courts instants, je me surprends jouant avec des artifices, pour donner corps à ce vide, pour lui donner un aspect qui ressemble à ce que je vois. Puis d'un seul coup, étranglé par le spectre des couleurs, un blanc violent me fige. Là, enfin, je creuse mon trou, secrètement. Et si j'en parle, c'est que je sais que vous comprendrez autre chose.

couverture- Emmanuel Pereire, *Inventaire d'une chaussure à talon aiguille*, 1991. Acrylique sur toile, 130 x 195 cm. Cliché Fanny Trichet
01- Emmanuel Pereire, (Sans titre), 1968. Acrylique sur toile, 146,2 x 113,8 cm. Cliché Fanny Trichet
02- Emmanuel Pereire, *Tête masculine, tête féminine*, 1991. Acrylique sur toile, chaque élément 195 x 130 cm. Cliché Fanny Trichet
03- Emmanuel Pereire, *La femme monument*, 1991. Acrylique sur toile, 130 x 195 cm. Cliché Fanny Trichet
04- Emmanuel Pereire, (Sans titre), vers 1970. Acrylique sur toile, 50,4 x 61 cm. Cliché Fanny Trichet
05- Emmanuel Pereire, *Cohorte d'anges déchus*, vers 1983. Acrylique sur toile, diptyque, chaque élément 130 x 89 cm. Cliché Fanny Trichet



EMMANUEL PEREIRE est né en 1930 à Paris. Après une scolarité en France puis en Angleterre, il travaille dans l'atelier de Fernand Léger et séjourne de 1949 à 1951 à Florence, en Italie. Méconnu, il participe pourtant à des expositions personnelles dans des institutions de renom : au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles en 1967, au Museum of Modern Art (Moma) à New-York dès 1972 puis dans la même ville au Clock Tower en 1977 et au Drawing Center en 1980. En 1987, il présente une importante rétrospective à la Fondation Cartier pour l'art Contemporain à Jouy-en-Josas. Dans les années 90, Jean-François Taddei, alors directeur du Frac des Pays de la Loire, remarque l'artiste et l'invite en 1992 au Domaine départemental de la Garenne Lemot à Clisson et à l'Espace des Arts, à Chalon-sur-Saône. Ce sont les dernières expositions du vivant de l'artiste, il décède le 7 mai 1992. Suivront des expositions personnelles au Musée de l'Abbaye Sainte-Croix en 2000 et à la Chapelle Saint-Julien à Laval en 2005, initiées conjointement par ces lieux et le Frac des Pays de la Loire.

Dans les années 60, la galeriste et journaliste Christiane Germain, introduit Emmanuel Pereire auprès de nombreuses personnalités du monde de l'art, suivent des invitations dans les galeries parisiennes Stadler et Isy Brachot. D'autres galeries lui consacrent une exposition : Knoelder (catalogue préfacé par Roland Barthes, 1965), Forain, Texbraun, Samia Saouma ; et la galerie new-yorkaise Droll & Kolbert.

Emmanuel Pereire peint, dessine, sculpte, réalise des conférences, contribue à une création théâtrale, publie deux livres et écrit de nombreux textes. Dès 1966, il commence *Le Livre des Projets sans fin* qui l'accompagnera jusqu'à la fin de sa vie et qui restera, comme son nom l'indique, à l'état de carnets de recherche.

En 1996, le Fonds national d'art contemporain (collection aujourd'hui gérée par le Cnap) et le Frac des Pays de la Loire (aidé par des mécènes) acquièrent un ensemble conséquent de son œuvre. Le Frac conserve actuellement 450 œuvres dont 213 peintures.

Horaires d'ouverture
du mercredi au dimanche : 14h - 18h
Visites commentées de l'exposition
le dimanche à 16h
Renseignements et réservations
T. 02 28 01 57 62



FRAC DES PAYS DE LA LOIRE
Fonds régional d'art contemporain
24 bis Bd Ampère, La Fleuriaye
44470 Carquefou
www.fracdespaysdelaloire.com
twitter@FRACpdL - facebook.com/
FRACpdL



Le Frac des Pays de la Loire est co-financé par l'État et la Région des Pays de la Loire, et bénéficie du soutien du Département de Loire-Atlantique.